



HAL
open science

Savoir apprécier la belle porcelaine de Chine et du Japon : les critères de choix des amateurs des XVIIe et XVIIIe siècles

Stéphane Castelluccio

► To cite this version:

Stéphane Castelluccio. Savoir apprécier la belle porcelaine de Chine et du Japon : les critères de choix des amateurs des XVIIe et XVIIIe siècles. université Michel de Montaigne-Bordeaux III, édité par Florence Boulerie, Marc Favreau et Eric Francalanza. L'Extrême-Orient dans la culture européenne des XVIIe et XVIIIe siècles, Narr Verlag (Tübingen), pp.133-149, 2009. halshs-00443800

HAL Id: halshs-00443800

<https://shs.hal.science/halshs-00443800>

Submitted on 16 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SAVOIR APPRÉCIER LA BELLE PORCELAINE DE CHINE ET DU JAPON : LES CRITERES DE CHOIX DES AMATEURS DES XVII^e ET XVIII^e SIECLES

Stéphane Castelluccio
Chargé de recherche au CNRS, HDR
Centre André Chastel UMR 8150

Article publié dans les actes du colloque international *L'Extrême-Orient dans la culture européenne des XVII^e et XVIII^e siècles*, organisé par le Centre de recherches sur l'Europe classique (XVII^e et XVIII^e siècle), université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 22-23 mai 2008, édités par Florence Boulerie, Marc Favreau et Eric Francalanza, Tübingen, Narr Verlag, 2009, p. 133-149.

LE XVII^e SIÈCLE

LES IMPORTATIONS

Au Moyen Âge, les quelques porcelaines d'Extrême Orient parvenues en Europe avaient été considérées comme des pièces rares et précieuses, et les princes collectionneurs les enrichissaient de montures de métal précieux, à l'égal des vases d'agate ou de cristal de roche. Le musée de Cassel conserve ainsi une coupe de céladon de Chine des XIV^e-XV^e siècles, montée en argent doré orné d'émail, garniture réalisée entre 1434-1453.

Avec la création des grandes Compagnies des Indes occidentales au début du XVII^e siècle, comme celle d'Angleterre en 1600, celle de Hollande ou VOC en 1602, puis celle de France en 1664, les quantités importées augmentèrent. Malgré cela, les prix restèrent élevés et seuls les souverains, les princes et une clientèle fortunée pouvaient acheter de la porcelaine de Chine. A partir des années 1680, avec la fin de la guerre civile en Chine, la reprise de l'activité des fours de Jingdenzhen, principal lieu de production de la porcelaine, et la politique commerciale de l'empereur Kangxi qui encouragea les exportations, entraînèrent une augmentation considérable des quantités exportées, une diminution des prix et une diversification des usages.

LES USAGES

Le service de la table

Les porcelaines n'étaient plus ni rares ni chères et faisaient désormais partie du quotidien des familles aisées, pour un usage pratique ou décoratif.

Les cabarets. Les porcelaines étaient appréciées pour prendre des boissons chaudes, thé, café ou chocolat, alors en plein développement en Europe. Apparurent les cabarets, ensemble comprenant un plateau, généralement de laque, portant des tasses, un sucrier et une théière, le tout de porcelaine.

La table. Pour prendre leur repas, les hommes du XVII^e siècle privilégiaient l'argenterie, matière estimée plus noble. Toutefois, les porcelaines jouaient soit un rôle décoratif et recevaient les bouquets de fleurs, soit utilitaire lors du service du fruit pour présenter les compotes, les fruits confits ou non¹, ou bien pour rincer et rafraîchir les verres ou les bouteilles.

La collection et décor des appartements

L'abondance des porcelaines et la baisse de leur prix sur le marché européen permirent aux collectionneurs de réunir non plus quelques pièces, mais des centaines. Cependant, la limite entre une collection et un ensemble décoratif restait ténue. A partir des années 1670, les porcelaines envahirent les différentes pièces de l'appartement². Elles prenaient place sur les corniches, en dessus de porte, sur l'entretoise des pieds de tables, sur des consoles fixées aux

¹ *Mercurie galant*, septembre 1679, p. 288 et avril 1680, p. 184, 186.

² *Mercurie galant*, extraordinaire juillet 1678, p. 90 (partiellement cité par Bélévitch-Stankevitch (H.), *Le Goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Paris, Jouve et C^{ie}, 1910, p. 149-151).

murs ou sur des étagères. Elles étaient parfois réunies dans une seule pièce pour créer un cabinet de porcelaines, comme chez Richelieu au Palais cardinal, chez Mme Séguier, ou encore chez Monsieur³. Cette mode des cabinets exclusivement consacrés à l'exposition de porcelaines avait plutôt cours en Hollande et en Allemagne.

LES CRITÈRES DE CHOIX DES AMATEURS AU XVII^e SIÈCLE

L'attention portée aux porcelaines variait selon leur emploi. Pour celles destinées à décorer un appartement, la recherche d'un effet d'abondance privilégiait la quantité au détriment de la qualité. La majorité des pièces, placées en hauteur, n'étaient pas destinées à être vues de près. La production de masse des fours chinois de pièces peu coûteuses au décor médiocre suffisait à répondre à cet emploi. En revanche, les collectionneurs accordaient une grande importance à la qualité des vases. Peu amateur de porcelaines, Savary des Bruslons estimait qu'il était « *difficile de dire précisément en quoi consiste la perfection de la porcelaine, n'étant qu'une beauté d'opinion* »⁴, c'est-à-dire un jugement totalement subjectif et de ce fait sujet à caution à ses yeux.

Les bleus et blancs

Depuis le XVI^e siècle, les porcelaines au décor bleu et blanc avaient la faveur des Européens (fig. 1). En 1678, le *Mercure galant* remarquait « *que les marchands qui trafiquent dans la Chine, sachant que nous préférons les bleues, n'en choisissent presque jamais d'autres* »⁵. En 1698, Le Comte constatait que c'était « *la plus commune* », toutefois elle demeurait « *la plus estimée quand elle est dans sa perfection* »⁶. Pour atteindre cette dernière, la porcelaine devait satisfaire aux cinq critères suivants : « *la finesse de la matière, la blancheur, le poli, le dessein des figures et des ornemens, la vivacité des couleurs et la forme des vases* »⁷.

La pâte. La porcelaine devait être fine, translucide, et d'un beau blanc doux, aspect que n'avaient pas les faïences européennes⁸.

Le bleu. Celui-ci devait être « *ni paslé, ni enfoncé, ni trop éclatant* ». Outre sa beauté, le pigment ne devait être « *point respandu, ny brouillé, les fleurs nettement travaillées, ainsy que les desseins, ce qui fait la belle porcelaine et le débit* ». La plus grande difficulté technique était d'éviter la diffusion du bleu lors de son application sur la pâte crue⁹.

La couverte. Une belle couverte se remarquait par sa finesse et son égale épaisseur, sinon « *l'éclat en serait trop grand et trop vif* »¹⁰. Les amateurs estimaient qu'il « *n'y a rien de plus séduisant à l'œil que le ton veluté, doux et mat* »¹¹.

La forme des porcelaines. Les contemporains appréciaient l'originalité et la variété des formes des porcelaines et particulièrement des vases, ainsi que leurs proportions qu'ils estimaient équilibrées¹².

³ Castelluccio (Stéphane), *Les Collections royales d'objets d'art de François I^{er} à la Révolution*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2002, p. 162.

⁴ Savary des Bruslons (Jacques), *Dictionnaire universel de commerce*, Paris, J. Estienne, 1723, 3 volumes ; édition consultée : Paris, Veuve Estienne, 1741, III, col. 944.

⁵ *Mercure galant*, extraordinaire de juillet 1678, p. 91. Archives nationales à Paris (AN), colonies (col.), C¹ 22, f^o 89.

⁶ Le Comte (Père Louis), *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine par le père Louis Le Comte*, Paris, Anisson, 1697 (3^e édition), 3 volumes. Édition consultée : Amsterdam, Henri Desbordes et Antoine Schelte, 1698, 2 volumes, I, p. 214 ; *Mercure de France*, février 1731, p. 330 (l'auteur de cet article recopie sans vergogne des extraits de l'ouvrage de Le Comte publié trente-trois ans plus tôt).

⁷ Du Fresny (Charles Rivière), *Le Négligent*, Paris, Barrois, 1779, p. 105-106, acte II, scène XV ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 944.

⁸ Le Comte, 1698, I, p. 214-215 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 944.

⁹ AN, col., C¹ 22, f^o 89. Le Comte, 1698, I, p. 216-217.

¹⁰ Le Comte, 1698, I, p. 215.

¹¹ Gersaint (Edme-François), *Catalogue raisonné des bijoux, porcelaines, bronzes, lacqs, lustres de cristal de roche et de porcelaine, pendules de goût, et autres meubles curieux ou composés ; tableaux ; desseins, estampes, coquilles, et autres effets de curiosité provenant de la succession de M. Angran, vicomte de Fonspertuis*, Paris, Prault et Barrois, 1747, p. 56.

¹² *Mercure galant*, extraordinaire de juillet 1678, p. 87 ; Le Comte, 1698, I, p. 217.

Les décors. Le traitement des décors des porcelaines décontenançait souvent les contemporains, lesquels estimaient qu'à « *la réserve des fleurs, des animaux et des paysages, qui sont supportables et qui ont quelque régularité, il est certain que les plus médiocres apprentis d'Europe surpassent aisément leurs plus grands maîtres pour la beauté et l'exactitude des desseins* »¹³. Les amateurs admiraient le travail de la porcelaine, la finesse des décors peints, les représentations des paysages, des végétaux et des animaux, dont l'originalité et l'exotisme les séduisaient¹⁴.

En revanche, ils ne purent se dégager des canons européens pour juger la représentation de la figure humaine, estimée comme le sommet de l'art pour un peintre. Tous les auteurs s'accordaient pour reconnaître que « *les figures humaines y sont toutes estropiées* »¹⁵. L'exotisme des personnages ne compensait pas ce que les Occidentaux estimaient être la maladresse du trait.

Les porcelaines les plus recherchées étaient celles dite « *à broderie* »¹⁶. Ce terme soulignait « *la délicatesse des ornements* » d'arabesques, peints en blanc sur fond bleu ou en bleu sur fond blanc, selon un rythme répétitif qui évoquait les motifs réalisés en broderie sur les étoffes. La finesse du trait, la précision des contours et son aspect très décoratif visible sur les pièces de qualité en faisaient tout le succès auprès des collectionneurs qui les considéraient comme les morceaux d'élite par excellence.

Les porcelaines émaillées

Depuis le XVI^e siècle et jusque dans les années 1670, les Européens s'étaient habitués à voir de la porcelaine bleue et blanche de Chine quand les Hollandais importèrent les premières productions japonaises. Ainsi parvinrent en Europe les premières porcelaines Kakiemon ornées d'émaux colorés posés sur la couverte (fig. 2). Celles-ci firent sensation au point qu'en juillet 1678, le *Mercurie galant* s'extasia quatre fois devant la « *diversité des couleurs* » des porcelaines de la collection de la duchesse de Cleveland¹⁷. Cette répétition traduisait l'étonnement et l'émerveillement provoqués par la nouveauté de ces porcelaines au décor polychrome.

La paix civile revenue en Chine, les fours de Jingdenzhen reprirent leur activité et, à partir des années 1680 arrivèrent également en Europe les porcelaines chinoises ornées d'émaux polychromes à dominante verte, appelées au XIX^e siècle « *famille verte* » (fig. 3). Toutefois, malgré leur beauté et l'admiration provoquée, certains émettaient quelques réserves. Le père d'Entrecolles remarquait, un peu réprobateur, que « *cette porcelaine, qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens* ». Il en constatait le succès et condamnait implicitement sa polychromie à ses yeux tapageuse, voire suspecte car destinée à « *couvrir les défauts du corps de la porcelaine* ». Savary des Bruslons reconnaissait, presque avec regret, l'aspect séduisant de ces couleurs « *si vives et si brillantes qu'il est difficile d'espérer que les ouvriers d'Europe puissent jamais les imiter* »¹⁸ (fig. 4). Comme pour les bleus et blancs, la qualité de la peinture faisait toute la différence et influençait le prix d'une porcelaine.

Autres porcelaines polychromes

Les café au lait et bleu et blanc. Les contemporains appréciaient également l'association d'un décor bleu et blanc avec une couverte monochrome café au lait. Le rédacteur du *Mémoire sur le commerce de Siam* recommandait chaudement les acquisitions de « *tasses [...] souscoupes et les gobelets aussy couleurs de canelle sont de bon débit. Il est à observer que le dedans, tant des tasses, gobelets que souscoupes,*

¹³ Le Comte, 1698, I, p. 217 ; Entrecolles (Père François Xavier d'), *Lettres édifiantes*, Paris, Nicolas Le Clerc, 1717, XII, p. 298 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 950.

¹⁴ *Mercurie galant*, extraordinaire de juillet 1678, p. 87 ;

¹⁵ AN, col., C¹ 22, f^o 89 ; Le Comte, 1698, I, p. 217 ; Entrecolles, 1717, XII, p. 298 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 950.

¹⁶ Gersaint, 1747, p. 47.

¹⁷ *Mercurie galant*, extraordinaire de juillet 1678, p. 87-88.

¹⁸ Entrecolles, 1717, XII, p. 310-311 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 950-951.

doit estre bleu et blanc »¹⁹. Cette insistance traduisait l'attachement, réel ou supposé par le marchand, de la clientèle française au traditionnel décor bleu et blanc.

Les porcelaines monochromes

Les céladons. Les céladons désignaient les pièces de couleur vert pâle²⁰, toutefois d'autres sont probablement reconnaissables sous les vocables « *verdâtre* » et « *gris de perle* »²¹. Rares et bien moins répandus que les porcelaines bleues et blanches ou de couleurs, les céladons étaient présents sur le marché européen dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

Les couvertes monochromes. Importées en petite quantité car destinées au marché intérieur chinois, les porcelaines monochromes étaient très minoritaires dans les inventaires du XVII^e siècle. Les pièces jaunes uni, la couleur impériale, étaient en principe réservées au service de l'empereur, mais un petit nombre était disponible sur le marché Européen. Toutefois, les amateurs les estimaient peu « *parce que cette couleur ne prend pas un si beau poli* »²².

Les pièces blanches. Les pièces entièrement blanches apparaissaient moins rarement, autant chez les marchands que chez les collectionneurs. Souvent ornées d'un décor de branchages et de fleurs en relief, elles étaient autant appréciées en vases d'ornement qu'en tasses et gobelets pour prendre une boisson chaude²³.

Les théières de grès rouge. Les théières de grès rouge, ou « *de terre ciselée* » selon l'expression du XVII^e siècle, connaissaient un relatif succès soit pour servir le thé, soit en décoration.

Les porcelaines ornées de décors façonnés

Certaines porcelaines relevaient du tour de force technique, telle celles ornées de personnages en relief. Entrecolles et Savary des Bruslons décrivaient, admiratifs, les pièces ajourées : « *les porcelaines découpées sont doubles : au dehors est une découpeure à jour faite en compartimens, et au dedans est une coupe solide propre à contenir la liqueur, qui ne fait qu'un corps avec l'ouvrage découpé* »²⁴. Ces spectaculaires témoignages de la maîtrise technique des Chinois impressionnaient les Européens, qui ne maîtrisèrent cette technique qu'au XVIII^e siècle, à Meissen et à Sèvres. Leur fragilité en faisait des pièces rares en Europe.

Les animaux et les statuettes

Les animaux. Les ateliers chinois produisaient également des rondes bosses représentant des animaux et des figures, soit en blanc de Chine soit ornés d'émaux de couleurs (fig. 5). Entrecolles soulignait que les artisans chinois « *réussissent principalement dans les [figures] grotesques et dans la représentation des animaux. Les ouvriers font des canards et des tortues qui flottent sur l'eau. J'ai vu un chat peint au naturel* »²⁵. Il remarqua le réalisme de ces productions sans porter de jugement de valeur.

Les statuettes. Pour les représentations humaines, Entrecolles ne mentionnait que les « *statues de Kouan in (c'est une déesse célèbre dans toute la Chine). On la représente tenant un enfant entre les bras, et elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfants* »²⁶. En raison de la présence de l'enfant, de telles pièces sont reconnaissables sous l'appellation « *Vierge* » dans les inventaires. Plus généralement, « *les curieux donnent aussi le nom de pagode aux petites idoles de porcelaine qui viennent de la Chine* ». Le père ne parlait pas des figures du plantureux dieu du bonheur, assis en tailleur,

¹⁹ AN, col., C¹ 22, f^o 89 v^o.

²⁰ AN, 300 AP(I) 746.

²¹ AN, col., C¹ 26 ; Bibliothèque nationale de France, mélanges Colbert 302, f^o 340 ; Inventaire 1689. Le Comte, 1698, II, p. 213-214 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 943.

²² Le Comte, 1698, I, p. 213 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 943.

²³ AN, minutier central, LXXXIV, 175, 9 août 1668 ; LI, 435, 22 février 1683 ; XXXIX, 206, 24 mars 1698 ; CXIX, 72, 23 mai 1698 ; XI, 378, 17 novembre 1704 ; 300 AP (I) 746. Inventaire 1689.

²⁴ Entrecolles, 1717, XII, p. 308 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 952.

²⁵ Entrecolles, 1717, XII, p. 339.

²⁶ Entrecolles, 1717, XII, p. 339.

généralement appelées « *magots* ». Les termes pagode et magot désignaient donc le sujet et non la matière, laquelle pouvait être de porcelaine, de bois, de cuivre ou de pierre.

La rareté de ces mentions et leurs connotations peu flatteuses reflétaient bien le désintérêt des contemporains pour ces statuette, très minoritaires dans les boutiques des marchands et encore plus rares chez les amateurs. Comme pour les représentations humaines peintes sur les porcelaines, leur esthétique éloignée des canons européens déplaisait aux amateurs qui leur accordèrent peu d'importance.

LE XVIII^e SIÈCLE

LES CHANGEMENTS DE GOÛT

La génération née dans les années 1680 a toujours connu l'abondance des porcelaines de Chine et du Japon sur le marché européen, la variété des décors et de nouvelles créations arrivées dans les années 1700-1720. Les porcelaines d'Extrême Orient, toujours plus estimées que celles des manufactures européennes, avaient perdu le caractère rare et nouveau qu'elle pouvait encore avoir aux yeux de leurs parents.

LES USAGES

Le service de la table, la décoration et la collection

Les porcelaines de Chine et du Japon restaient très appréciées pour les pièces d'usage au quotidien, comme les déjeuners, les cabarets et même des services entiers²⁷, et pour orner les « *appartements des princes et des grands seigneurs* »²⁸. Toutefois, la nouvelle génération rejeta l'accumulation des porcelaines, estimant qu'une « *chambre ne doit pas ressembler à un magasin de marchand* »²⁹. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les porcelaines prenaient toujours place dans les différentes pièces de l'appartement, sur les meubles, consoles, commodes, sur les étagères ou les cheminées, mais quittèrent les corniches et les dessus de portes : l'accumulation céda la place à des ensembles moins importants et plus équilibrés.

Le cabinet de collectionneur devint l'endroit de prédilection pour les présenter car les hommes du XVIII^e siècle appréciaient particulièrement le mélange des matières qui se mettaient mutuellement en valeur³⁰. Les porcelaines, « *auxquels la richesse des montures donne un si grand relief* », ont toujours été « *regardées comme indispensables pour la variété nécessaire dans une collection* », par la noblesse de leur matière, la gaité et le brillant de leurs couleurs³¹.

LES CRITÈRES DE CHOIX DES AMATEURS AU XVIII^e SIÈCLE

Les bleus et blancs

Malgré les tentatives de mise en ordre, les hommes du XVIII^e siècle éprouvaient quelques difficultés à distinguer les différentes porcelaines. Ils choisirent un classement par type de décors, *a priori* plus aisé à effectuer et plus digne de confiance. Toutefois, les nombreuses dénominations manquaient de rigueur et leurs contours paraissent bien flous, faute de description précise. Ainsi, la production bleue et blanche importée au XVII^e siècle était-elle qualifiée « *d'ancienne porcelaine de Chine* », « *d'ancien la Chine* » ou « *d'ancien bleu et blanc* »³².

²⁷ Le duc de Tallard avait réuni 168 pièces de Chine et du Japon pour l'usage de la table et Julienne de Gaignat possédait un service entier de 162 pièces coloriées de la Chine (Rémy (Pierre)-Glomy (Jean-Baptiste), *Catalogue de vente du duc de Tallard*, Paris, 1756, p. 268-269, n° 1090-1104 ; Rémy (Pierre)-Julliot (Claude-François), *Catalogue de vente de Julienne de Gaignat*, Paris, 1767, II).

²⁸ *Mercure de France*, février 1731, p. 330.

²⁹ Boffrand (Germain), *Livre d'architecture*, Paris, Guillaume Cavelier, 1745, p. 42.

³⁰ La Font de Saint Yenne (Etienne), *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France et sur les beaux arts*, Paris, La Haye, J. Neaulme, 1747. Réédition consultée, s.n., 1752, p. 220-223.

³¹ Gersaint, 1747, p. 109 ; Rémy-Glomy, 1756, p. 256, 257 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 5-7 ; Rémy (Pierre)-Julliot (Claude François), *Catalogue de vente de Randon de Boisset*, Paris, 1777, II, p. 32.

³² Gersaint (Edme François), *Catalogue raisonné des différents effets curieux et rares contenus dans le cabinet de feu M. le Chevalier de La Roque*, Paris, Jacques Barois et Pierre-Guillaume Simon, 1745, p. 90 ; Gersaint, 1747, p. 46 ; Rémy-Julliot,

Un des plus importants changements de goût a été la désaffection profonde de la nouvelle génération envers ces porcelaines, si appréciées par leurs parents. Savary des Bruslons constatait qu'elles étaient « *devenues si communes en France, qu'à peine les estime-t-on quelquefois autant que de belles fayances* »³³. La surabondance de ces porcelaines sur le marché européen, un engouement exagéré pour celles-ci et la qualité souvent médiocre de la majorité d'entre elles entraînèrent presque un phénomène de rejet. Cependant une distinction était faite entre les productions de basse qualité qui ne recevaient que mépris, et les pièces d'élite représentées par le seul « *ancien bleu et blanc à broderie, [...] que les vrais connaisseurs regardent comme la plus belle, pour la finesse de la pâte, la douceur de son blanc, la perfection du bleu et enfin la délicatesse des ornemens* »³⁴. Ces critères étaient déjà ceux des amateurs du siècle précédent.

Majoritaires au XVII^e siècle, la proportion de bleus et blancs dans les collections diminua tout au long du siècle des Lumières, tout comme le nombre de garnitures de pièces bleues et blanches, héritières directes des ensembles réunis pendant le règne de Louis XIV³⁵. Parallèlement, la baisse inexorable de leurs prix confirmait la désaffection constante des amateurs, même éclairés, envers ces porcelaines bleues et blanches à broderie³⁶.

Les hommes du XVIII^e siècle nourrissaient les mêmes réserves que leurs aïeux quant aux décors peints. En 1747, Gersaint écrivait qu'il « *serait à souhaiter que les desseins dont les Chinois ornent leurs porcelaines fussent plus corrects et que la gradation fut mieux observée dans les sujets qu'ils veulent représenter. Ils y peignent parfaitement bien les fleurs et souvent les animaux, mais les figures sont ordinairement insupportables* »³⁷. Ils n'acceptaient toujours pas la différence de canon esthétique, supportable pour les fleurs et les arbres, à la rigueur pour les animaux, mais inacceptable pour la figure humaine. Le traitement différent de la perspective les gênait également.

Les porcelaines émaillées

Le Japon. Les Kakiemon japonais étaient appelés « *ancien Japon* », « *ancien blanc du Japon* » en référence à son fond, « *ancienne porcelaine du Japon de couleur* » ou encore « *première qualité coloriée* ». La dénomination « *deuxième qualité coloriée* » désignait peut-être les Imari, cependant aucun rehaut d'or ne fût mentionné. Le manque de précision des descriptions ne permet aucune affirmation³⁸.

Tout au long du XVIII^e siècle, les amateurs ont placé les Kakiemon au-dessus de toutes les autres porcelaines. Ils en appréciaient plus particulièrement « *le grenu fin du beau blanc de sa pâte, le flou séduisant de son rouge mat, le velouté de ses douces et vives couleurs en verd et bleu céleste foncé* ». Toutes les tentatives d'imitation par les manufactures européennes, Meissen, Saint-Cloud ou Chantilly ont échoué à retrouver « *le tact flou (on entend par ce tact flou une certaine sensation que les connaisseurs ressentent à la vue de ces porcelaines) et séduisant des couleurs* »³⁹. Les Kakiemon ont conquis les amateurs français qui les préféraient nettement aux Imari.

La Chine. Dans les catalogues de vente, d'appellation « *nouvelle porcelaine de la Chine* » paraît avoir désigné les créations de la famille verte ornées d'émaux colorés. Celles « *deuxième qualité*

1767, II, p. 29 ; Rémy-Julliot, 1777, II, p. 85-86 ; Julliot (Pierre François)-Paillet (Alexandre Joseph), *Catalogue de vente du duc d'Aumont*, Paris, 1782, p. 82.

³³ Savary des Bruslons, 1741, III, col. 943.

³⁴ Gersaint, 1747, p. 47-48 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 82.

³⁵ Gersaint, 1745, p. 88, 89, n° 274-277, 282 ; Gersaint, 1747, p. 55-56, 90-91, n° 63-65, 234-236 ; Rémy-Glomy, 1756, p. 263-265, n° 1066, 1069, 1072, 1078 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 84-85, n° 199, 201.

³⁶ Gersaint, 1747 ; Rémy-Glomy, 1756 ; Julliot-Paillet, 1782.

³⁷ Gersaint, 1747, p. 32.

³⁸ Gersaint, 1745, p. 91 ; Gersaint, 1747, p. 53 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 8, 46 ; Rémy-Julliot, 1777, II, p. 32-33, 61-62 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 24-25, 73.

³⁹ Gersaint, 1745, p. 86 ; Gersaint, 1747, p. viii ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 6, 8, 46 ; Rémy-Julliot, 1777, II, p. 33 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 24-25.

coloriée d'ancien la Chine » et « *nouveau la Chine* » semblent avoir plutôt été employées pour les porcelaines de la famille rose⁴⁰ (fig. 6).

Après l'admiration suscitée par la nouveauté de ses couleurs éclatantes lors de l'arrivée des premières pièces dans les années 1670, certains amateurs émettaient encore quelques réserves dans la première moitié du XVIII^e siècle. Trente-cinq ans après Entrecolles, Gersaint estimait toujours que « *les couleurs en sont vives, mais il n'y a point d'accord entr'elles* »⁴¹. Ce jugement reflétait-il une opinion générale ou bien seulement un avis personnel ? Les rédacteurs du catalogue de vente de Julienne de Gagnat, rédigé en 1767, puis de celui du duc d'Aumont en 1782 ne partageaient plus ces sentiments : si « *le ton de la pâte de cette porcelaine n'est point du blanc de celle de l'ancien Japon [...] on en estime le grenu fin d'un beau fond blanc foncé, sur lequel se trouve ordinairement des couleurs vives d'un mat doux* »⁴². S'ils préféraient toujours la porcelaine japonaise, inégalable à leurs yeux, ils ne reprochaient plus à la porcelaine chinoise la dissonance de ses couleurs pour en apprécier désormais la qualité de la pâte et la beauté des couleurs. Même les représentations humaines ne suscitèrent plus de réserve.

Dans les collections étudiées pour le XVIII^e siècle, la proportion relativement importante des pièces explicitement citées comme chinoises dépassait tout de même rarement les porcelaines japonaises. Leurs prix d'adjudication tendaient plutôt à la baisse⁴³, reflet de l'érosion progressive de l'intérêt porté aux porcelaines émaillées chinoises par les amateurs.

Les porcelaines monochromes

Au partir du début du XVIII^e siècle, les porcelainiers chinois mirent au point différentes couvertes monochromes, bleue, rouge, verte, feuille morte, noire...⁴⁴, cependant les plus appréciés depuis un siècle restaient les céladons.

Les céladons. Comme au siècle précédent, les hommes du XVIII^e siècle distinguaient les céladons verts de la porcelaine grise « *qui approche du céladon* », appelée « *craquelée* » ou « *truitée* »⁴⁵. Ces termes craquelé et truité étaient parfois appliqués aux céladons verts⁴⁶.

La porcelaine céladon connut une vogue croissante tout au long du XVIII^e siècle et « *a toujours été particulièrement considérée des amateurs, tant par la singularité et le beau simple des formes, que par l'intéressant du ton velouté de cette précieuse et inimitable couleur* ». Les collectionneurs appréciaient ces hachures de la couverte qui, « *dans leur confusion même, font un très bel effet* » et leur « *ton clair au flou qui plaît* », qu'aucune manufacture européenne n'a jamais pu reproduire⁴⁷.

Les monochromes. Les amateurs appréciaient ces couleurs « *toujours plus agréables à l'œil* », mais « *fort difficiles à étendre également et rarement elles réussissent, ce qui en rend les morceaux fort chers quand ils sont parfaits* » et « *auxquels la richesse des montures donne un si grand relief* » par effet de contraste de couleurs et de matière⁴⁸.

Parmi les plus appréciées se trouvaient les porcelaines bleu céleste et violettes. Quelques rares exemplaires étaient parvenus à gagner le marché européen au XVII^e siècle⁴⁹, puis leur nombre s'accrut au cours du siècle suivant, pour le plus grand bonheur des amateurs. Le

⁴⁰ Gersaint, 1747, p. 31-32 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 34 ; Basan (F.)-Joullain (F. Ch.), *Catalogue des différents objets de curiosités dans les sciences et les arts qui composaient le cabinet de feu M. le marquis de Ménars*, Paris, Prault, 1781, p. 118, n° 596 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 66.

⁴¹ Entrecolles, 1717, XII, p. 310 ; Gersaint, 1747, p. 31-32.

⁴² Rémy-Julliot, 1767, II, p. 34 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 73.

⁴³ Gersaint, 1747 ; Basan-Joullain, 1781 ; Julliot-Paillet, 1782.

⁴⁴ Entrecolles, 1717, XII, p. 299 et 1724, XVI, p. 322, 330, 334, 335.

⁴⁵ Gersaint, 1747, p. 30-31 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 18 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 24, 25, 51.

⁴⁶ Rémy-Glomy, 1756, p. 259, n° 1043-1045.

⁴⁷ Savary des Bruslons, 1741, III, col. 943 ; Gersaint, 1747, p. 52, 59 ; Rémy-Glomy, 1756, p. 257 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 18 ; Raynal, 1774-1780, II, p. 232 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 51, 58.

⁴⁸ Gersaint 1747, p. 59 ; Rémy-Glomy, 1756, p. 257.

⁴⁹ Rémy-Glomy, 1756, p. 259.

contraste entre luminosité et la profondeur de la couverte avec le brillant de leurs montures de bronze doré produisait un effet décoratif flatteur⁵⁰.

Plus aisées à réaliser, les porcelaines « *d'un seul ton de couleur fond lapis ont été recherchées et le seront toujours, principalement lorsqu'à la piquante variété des nuances, elles réuniront la beauté des formes* »⁵¹. Présentes sur le marché européen à partir du début du siècle, leur décor de bleu soufflé aux effets nuagés rehaussé d'or avait conquis les amateurs, malgré la fragilité des ornements doré qui s'effaçaient facilement⁵².

Au début du XVIII^e siècle, Entrecolles admirait également les pièces rouge sang de bœuf et celle en rouge soufflé, lesquelles, lorsqu'elles « *réussissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, [...] sont infiniment estimées et extrêmement chers* ». Cette difficulté technique expliquait pourquoi « *cette porcelaine est très rare et très cher* » sur le marché européen. Il remarqua également une porcelaine noire ornée d'un décor d'or, laquelle avait « *aussi son prix et sa beauté* », selon Savary des Bruslons⁵³, mais ces porcelaines demeuraient rares dans les collections.

Les pièces blanches. En revanche, les « *blancs de Chine* » conservèrent tout au long du XVIII^e siècle la faveur des collectionneurs, séduits par leur « *ton velouté doux et matte* », qu'aucune manufacture européenne n'a pu retrouver⁵⁴. Les pièces mentionnées dans les inventaires étaient effectivement des statuettes ou des récipients de taille réduite, toutefois leur fragilité demeurait relative. De nombreux ensembles d'usage, comme des cabarets et des encriers, se composaient de telles porcelaines blanches ornées de fleurs en relief⁵⁵.

Les animaux et les statuettes

Les animaux. Les représentations d'animaux en ronde-bosse connurent un plus grand succès qu'au siècle précédent. Les hommes du XVIII^e siècle estimaient que les Chinois et les Japonais avaient « *réussi particulièrement dans la représentation de ces animaux, qu'ils ont rendus avec toute la finesse et la vérité que l'on y peut désirer* ». Ils admiraient l'action « *exprimée avec un naturel surprenant* » et « *la vivacité et la diversité des couleurs et des plumes qui y sont peintes dans une grande vérité* », couleurs singulières et rares « *très agréables à l'œil* »⁵⁶.

Les statuettes. Toujours pétris des canons esthétiques académiques, les amateurs du XVIII^e siècle conservèrent leurs préjugés envers les représentations humaines d'Extrême Orient. Contrairement aux animaux, les curieux étaient moins séduits par le réalisme ou la beauté des couleurs que par leur pittoresque (fig. 7). En contraste avec la retenue des représentations humaines occidentales, l'expression des sentiments sur certaines statuettes les rendait d'autant plus exotiques et séduisantes. Pour cela, les représentations d'hommes étaient préférées à celle des femmes « *parce qu'il s'y trouve ordinairement plus d'action et de caractère. Au lieu que dans la plupart de celles qui représentent des femmes, il règne un froid désagréable qui diminue beaucoup leur mérite* »⁵⁷.

Bien que plus nombreux dans les collections qu'au XVII^e siècle, les pagodes et surtout les magots restaient malgré tout très minoritaires.

Le goût restait étroitement lié à l'offre, or la logique commerciale conduisait les importations. En effet, « *les marchands qui trafiquent dans la Chine, sachant que nous préférons les bleues, n'en choisissent presque jamais d'autres* » car leur vente était assurée. Ils ne se souciaient principalement

⁵⁰ Rémy-Julliot, 1767, II, p. 25, n° 1046 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 58.

⁵¹ Rémy-Julliot, 1767, II, p. 29.

⁵² Entrecolles, 1724, XVI, p. 322 ; *L'Odyssée de la porcelaine chinoise*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2003, p. 100.

⁵³ Entrecolles, 1717, XII, p. 299-300 et 1724, XVI, p. 322, 335 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 952.

⁵⁴ Gersaint, 1747, p. 56-57 ; Raynal, 1774-1780, II, p. 232.

⁵⁵ Gersaint, 1745, p. 90, 91, 93, 94 n° 291, 297, 316, 320 ; Gersaint, 1747, p. 75, 77, 81, 93, 96 n° 157, 170-172, 192, 249 (garniture), 258 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 62-65 n° 136-147.

⁵⁶ Gersaint, 1745, p. 89, n° 280 ; Gersaint, 1747, p. 16, 54, 67, 72, 81, 82, 103, n° 61, 118, 139, 161, 193, 194, 300 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 14, 31 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 36-37, 61, 68, 74 ; Paillet (Alexandre Joseph) et Julliot (Pierre François), *Catalogue de vente du cabinet de M.****, Paris, Prault, 1783, p. 92.

⁵⁷ Gersaint, 1747, p. 16, 79, 84, 86, n° 204, 212, 213 ; Rémy-Julliot, 1767, II, p. 21-22 ; Julliot-Paillet, 1782, p. 57-59.

« que de la quantité et du débit, sans se mettre en peine de la finesse et du beau »⁵⁸. Ainsi s'établit un cercle vicieux dans lequel l'offre entretenait la demande. A partir du début du XVIII^e siècle, la variété des porcelaines s'élargit et la quantité importée augmenta, facteurs qui influencèrent l'évolution du goût des amateurs.

Malgré ce changement de sensibilité, les critères de choix des amateurs restèrent constants du XVII^e au XVIII^e siècle. Les Français admiraient dans la porcelaine d'Extrême Orient tout ce que l'on ne savait pas faire en Europe, avec la finesse et la texture de la pâte, l'originalité des formes, la beauté des couleurs ou celle des céladons. Ils reconnaissaient la supériorité technique de la porcelaine chinoise et surtout japonaise, qui demeura la référence qu'aucune production européenne, même celle de Meissen, pourtant en véritable porcelaine, ne parvint à égaler.

Ils jugèrent constamment les décors des porcelaines chinoises et japonaises en fonction des critères esthétiques occidentaux, référence qui paraît s'atténuer seulement à la fin du XVIII^e siècle. Les amateurs appréciaient les représentations végétales et animales, tandis que les figures humaines ne trouvèrent jamais grâce à leurs yeux, à l'exception des pittoresques figures humaines en ronde bosse.

Au cours de ces deux siècles, les porcelaines d'Extrême Orient conservèrent, sous des formes différentes, un rôle essentiellement décoratif, dans les appartements et dans les cabinets d'amateurs. Cependant, l'apparition au XVIII^e siècle du « *connaisseur* » en porcelaines témoignait de l'évolution du statut des porcelaines d'Extrême Orient. Considérées comme des objets décoratifs secondaires au XVII^e siècle, les porcelaines de Chine et du Japon conservèrent ce rôle tout au long du siècle suivant, et servaient à mettre en valeur les éléments prestigieux d'une collection, c'est-à-dire les tableaux, les bronzes ou les vases de marbres rares. Toutefois, leur nombre croissant et leur qualité de plus en plus remarquable dans les grandes collections indiquaient pour les amateurs, les porcelaines les plus exceptionnelles avaient acquis à la fin du XVIII^e siècle le rang d'objet de collection, à l'égal de ceux dont elles étaient le faire-valoir.

⁵⁸ AN, col., C¹ 22, f^o 89-89 v^o. *Mercurie galant*, extraordinaire de juillet 1678, p. 91 ; Savary des Bruslons, 1741, III, col. 944, 951.

FIGURES



Fig. 1. Vase quadrangulaire bleu et blanc. Chine, période Kangxi (1662-1722). Paris, musée Guimet, G 4999. Photo de l'auteur.



Fig. 2. Paire de vases cornet au décor Kakiemon. Japon, vers 1670-1690. Paris, musée des Arts décoratifs, don P. Pannier, 1918, Inv. 20970 A & B. Photo de l'auteur.



Fig. 3. Grand vase famille verte à décor de fleurs et d'oiseaux. Chine, période Kangxi (1662-1722). Paris, musée Guimet, G 484. Photo de l'auteur.



Fig. 4. Bouteille au décor Imari. Japon, époque Edo, XVIII^e siècle. Paris, musée Guimet, Donation Ernest Grandidier, 1895, G 2319. Photo de l'auteur.



Fig. 5. Buffle couché. Chine, 1700-1722. Paris, musée Guimet, MA 3490. Photo de l'auteur.



Fig. 6. Vase de la famille rose. Chine, période Qianlong (1736-1795). Paris, musée Guimet, G 784. Photo de l'auteur.



Fig. 7. Deux des huit immortels du taoïsme en blanc de Chine. Chine, Dehua, XVII^e siècle ? Paris, Petit Palais, legs Dutuit, 1902, Inv. ODUTO 1184 et 1185. Photo de l'auteur.